

Le lien retrouvé

Promised Land de Gus Van Sant, États-Unis, 2012, 106 minutes

Alexandre Fontaine Rousseau

Numéro 161, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontaine Rousseau, A. (2013). Compte rendu de [Le lien retrouvé / *Promised Land* de Gus Van Sant, États-Unis, 2012, 106 minutes]. *24 images*, (161), 68–68.

Le lien retrouvé

par Alexandre Fontaine Rousseau

Du néant de *Gerry* au suicide de *Last Days*, le portrait de l'aliénation contemporaine brossé par le cinéma de Gus Van Sant a toujours reposé sur une incapacité fondamentale des êtres à tisser des liens entre eux. Mais depuis *Milk*, le discours du cinéaste américain semble plutôt lorgner vers une certaine forme de reconstruction de ce lien, procédant petit à petit à une réconciliation entre les individus – idée à laquelle faisait écho l'inégal *Restless*, dont les plus beaux instants étaient ces éclats d'amour incandescents unissant ses jeunes protagonistes.

Le plus récent film de Van Sant, *Promised Land*, confirme cette tendance qui coïncide de plus en plus clairement avec le retour remarqué de l'auteur à un cinéma populaire plus rassembleur. À sa manière, cette pratique d'un cinéma plus conventionnel tient de l'intégrité intellectuelle au même titre que ce détournement des codes du cinéma traditionnel auquel le cinéaste s'était précédemment livré par le biais d'expérimentations formelles plus audacieuses. Si Van Sant signe depuis quelque temps des œuvres plus accessibles, c'est que le message dont elles sont porteuses s'y prête mieux. Il en va ainsi pour ce plus récent film, qui traite de la survivance et du renouvellement de l'idéal communautaire dans le sillage de la crise économique ayant récemment secoué les États-Unis et affecté, plus particulièrement, ses milieux ruraux.

En l'espace de quelques scènes, *Promised Land* annonce une guerre d'image qui, à bien des égards, rappelle celle que se livrent les partis politiques en période d'élections. Steve (Matt Damon) et Sue (Frances McDormand), en s'achetant des vêtements « ordinaires », cherchent après tout à feindre leur appartenance à un monde duquel ils sont en réalité déconnectés. Tandis que Sue parle avec sollicitude de l'avenir de son fils, Steve évoque constamment le fait qu'il est originaire d'une ville de l'Iowa semblable à celle de Pennsylvanie où ils ont été envoyés ; mais tout ce qu'ils désirent, au bout du compte, c'est une signature donnant à l'entreprise pour laquelle ils travaillent le




droit d'exploiter les terres sur lesquelles habitent leurs interlocuteurs.

Leur campagne de séduction semble porter ses fruits, du moins jusqu'à ce que quelques dissidents demandent la tenue d'un référendum sur cette question d'exploitation des terres et qu'un militant d'un obscur groupe environnementaliste débarque dans les parages pour instruire les bons citoyens de McKinley des dangers potentiels de la fracturation hydraulique. Or que peuvent nos deux professionnels un brin déphasés contre un activiste déterminé (John Krasinski), entonnant *Dancing in the Dark* de Bruce Springsteen lors de la soirée *open mic* de la taverne locale ? Il va sans dire que, dans la foulée de cette opération de relations publiques, les habitants de la ville se rangent du côté de ce dernier.

À partir d'un scénario on ne peut plus classique et à la limite légèrement convenu que signent conjointement Damon et Krasinski, Gus Van Sant livre, avec *Promised Land*, un pamphlet politique efficace dont l'humour qui fait mouche et la noblesse des intentions excusent somme toute les quelques raccourcis narratifs qu'il emprunte. Tout, ici, tourne autour de la rédemption d'un protagoniste principal de moins en moins convaincu de la légitimité de sa vision du monde, et dont le triste cynisme éclate finalement au grand jour. Au contact de cette communauté, Steve renoue avec ce salutaire sentiment d'attachement qui, autrefois, échappait aux protagonistes de Van Sant.

Mettant momentanément de côté son récit pour s'adonner à la contemplation, le cinéaste établit par ces moments de répit un dialogue muet entre son personnage et l'environnement. L'appareil narratif s'efface alors au profit d'un contact tangible, d'ordre esthétique, à la nature – qui, dès lors que la mise en scène s'y intéresse ainsi, devient plus qu'un simple enjeu du scénario.

Se laissant émouvoir par la beauté ordinaire des paysages qu'il filme, Gus Van Sant signe une réalisation sobre et finement éthérée qui épouse habilement le cheminement psychologique de son protagoniste : une mise en scène qui marque le passage du temps, l'attachement à l'espace et qui, de ce fait, répond avec espoir aux questions que pose le récit sur la valeur du lien qui unit l'individu à un lieu précis, sur l'enracinement des communautés dans le territoire qu'ils occupent. Au-delà de sa critique virulente d'une culture capitaliste prête aux pires bassesses pour arriver à ses fins, le film offre une réflexion plus poétique, mélancolique quoique malgré tout optimiste, sur l'appartenance à la terre et sur les implications morales de ce sentiment. 

États-Unis, 2012. Ré. : Gus Van Sant. Scé. : John Krasinski, Matt Damon et Dave Eggers. Ph. : Linus Sandgren. Mont. : Billy Rich. Mus. : Danny Elfman. Int. : Matt Damon, Rosemarie DeWitt, John Krasinski, Hal Holbrook, Frances McDormand. 106 minutes. Dist. : Alliance Vivafilm.